

Un périple d'Audubon

Christian PRIOUL

IGARUN – NANTES

Géolittomer-Nantes LETG UMR 6554-CNRS

B.P. 81227

44312 – NANTES Cedex 03

Résumé : De la biographie qu'Yvon Chatelin consacre à l'ornithographe Audubon (1785-1851), cet article n'est pas un compte rendu mais une mise en œuvre partielle de la pléthore d'informations qu'il contient. La destination de ce *Cahiers Nantais* a fait choisir, parmi tant d'autres lieux et thèmes, ceux des itinéraires commerciaux de l'Atlantique Nord, de la culture de la société bourgeoise maritime des petits ports de la Basse Loire, de la description de la nature floridienne déjà assez anthropisée pour que, à l'exotisme, succède le conservationnisme.

Mots-clés : Nature. Ornithologie. Audubon. Basse Loire. Amérique du Nord. Floride.

Abstract : This paper relates a lot of facts, enclosed in the biography of the ornithologist Audubon (1785-1851), written by Yvon Chatelin. The author describes the sea-routes in North Atlantic Ocean, the culture of maritime middle-class in the small ports of Basse Loire and the american nature, specially in Florida, where the humanization put already the question of the preservation.

Key words : Nature. Ornithology. Audubon. Basse Loire. North America. Florida.

Ce périple n'est que l'un de ceux que chacun pourrait filer à sa convenance en suivant la dense biographie que consacre Yvon Chatelin à : « Audubon, peintre, naturaliste, aventurier » (Chatelin, 2001). Il suit à la trace l'itinéraire d'un fils de la Loire-Atlantique, né le 26 avril 1785 aux Cayes de Saint-Domingue qui, après maintes traversées transatlantiques et maints voyages dans toute la moitié est des États-Unis, mourut dans un domaine rural du nord de Manhattan le 27 janvier 1851. Jean-Jacques Audubon consacra toute son énergie à observer les oiseaux d'Amérique pour les peindre et les raconter. Sa passion et son talent, suppléant les lacunes de sa formation artistique et scientifique initiale, lui permirent d'en vivre avec l'aide de sa famille et de ses nombreux amis. Ce bel homme attirait en effet la sympathie, charmeur et convivial, toujours prêt à battre la campagne et la brousse, à lancer des projets et à causer avec tous, depuis l'Indien dont le monde naturel et surnaturel s'anéantit, jusqu'à ses pourfendeurs les plus intraitables, tel Andrew Jackson.

Andrew Jackson (1767-1846), contemporain de François-René de Chateaubriand (1768-1848) et d'Alexandre de Humboldt (1769-1859), illustre la spécificité de l'énergie américaine s'emparant à toute force d'une nature encore intacte. Une génération plus tard, Fenimore Cooper (1789-1851) applique les canons littéraires à la *Wilderness* tandis que Jean-Jacques Audubon (1785-1851), artiste-coureur des bois et des mers, en transmet plus concrètement les scènes. Par l'émotion de son art animalier, Audubon est au premier rang des chantres de la sensibilité naturophile américaine et de son développement naturosophe, avant Emerson (1803-1882) et Thoreau (1817-1862) ; son rayonnement, moins intellectuel, fut tout aussi grand, précoce et durable. Fondée dès 1866, la *Audubon Society* « est devenue une association écologique d'une puissance extraordinaire qui compte environ 500 associations locales et réunit plus de 500 000 membres. Peu d'Américains peuvent ignorer le nom d'Audubon... c'est celui d'une montagne, de plusieurs lacs, de parcs, de villes, villages, quartiers, places, rues... Sur Internet, le mot d'Audubon employé seul donne lieu à un nombre délirant de réponses ». Yvon Chatelin condense ainsi cette galaxie Audubon assez méconnue en Europe.

Son livre est une biographie proliférante et méticuleuse où se manifeste l'exigence scientifique acquise par l'auteur sur d'autres champs de recherche. Elle est un gisement dense d'informations à haute teneur pour les thèmes les plus divers. De chaque étape de la vie d'Audubon, Yvon Chatelin situe les lieux, évoque ce qu'ils sont devenus, décrit la vie quotidienne, précise le travail de terrain et d'atelier du chasseur-artiste, explicite ses relations économiques, sociales et académiques et répercute ses confessions. Outre les passionnés d'Audubon et des oiseaux, chaque lecteur trouvera donc à y appliquer sa propre martingale. Un *Cahiers Nantais* offert à Jean Chaussade, titulaire de lettres d'accréditation ligéro-atlantique et nord-américaine, est l'occasion de montrer la productivité de la mine Audubon-Chatelin par trois mises en scènes spécialement choisies et qui n'épuisent évidemment pas le livre.

I - ITINÉRAIRES TRIANGULAIRES EN ATLANTIQUE NORD

Le père de Jean-Jacques, Jean Audubon, pratiqua en capitaine-marchand, les itinéraires de l'Atlantique Nord, de Nantes à Saint-Domingue, par Terre-Neuve, la Delaware et la Chesapeake. La vie de son fils, un peu déboussolé d'abord, s'en trouva définitivement orientée.

A - Départ et retour sur Terre-Neuve

Rejeton d'une famille de marins-armateurs à la pêche des Sables-d'Olonne, Jean Audubon, 13 ans, embarque comme mousse pour une "campagne de tard" à la morue à Terre-Neuve, sur la pinque commandée par son père. Revenant de Louisbourg, ce Gibraltar du golfe du Saint-Laurent d'où l'escadre Du Bois de La Motte ralliera Brest le 23 novembre 1757 avec 4 000 typhiques, la *Marianne* est capturée sur les côtes du Cap-Breton le 15 avril 1757. Le grand-père et le père de Jean-Jacques subiront trois ans de captivité en Angleterre. La paix étant signée à Paris en 1763, Jean, 19 ans, reprend le métier : pêcher à Terre-Neuve et vendre la morue soit en Loire, soit à Saint-Domingue qui en a tant besoin pour nourrir ses esclaves. D'où la suite...

Outre son rapatriement de Saint-Domingue en Basse Loire alors qu'il n'avait que trois ans, Jean-Jacques Audubon traversa onze fois l'Atlantique. Suivre le détail de ses voyages illustre l'évolution de ce qui devient progressivement la "ligne" de l'Atlantique Nord. La première traversée "*westbound*", en août 1803, à bord d'un bateau américain commandé par un certain capitaine John Smith, ne donne pas lieu à commentaire. Pour son premier retour en Basse Loire, Jean-Jacques s'embarqua le 12 mars 1805 à New York sur le brick américain *Hope*. Le capitaine s'octroya d'abord une escale de huit jours à New Bedford, prospère capitale baleinière, pour convoler avec sa jeune épouse ; le *Hope* éprouva ensuite une rude tempête qui lui enleva un marin mais ne le dérouta pas, puisqu'il toucha Paimbœuf d'où le jeune homme rejoignit sa famille à Port-Launay de Couëron dans le canot de l'officier des douanes. Renvoyé en Pennsylvanie, Jean-Jacques passe de Saint-Nazaire à New York en 46 jours, du 12 avril au 28 mai 1806. Bien que navire américain, et donc neutre, la *Polly*, "captain" Sammis, fut agressée par l'un de ces corsaires anglais « *generally called privater, wich means nothing but a pirate* » et le sévère blocus de la Royal Navy devant Lower Bay l'obligea à emprunter Long Island Sound et l'East River⁽¹⁾. Jean-Jacques commença alors, s'aventurant bientôt au-delà des Appalaches, une carrière américaine encore bien incertaine.

Ce n'est que dix ans plus tard, et 267 pages plus loin dans Chatelin, qu'il revint en Europe faire valoir ses premières représentations de l'avifaune américaine. La traction à vapeur étant utilisée sur le Mississippi depuis 1811, le schooner *Delos* quittant New Orleans le 17 mai 1826, se fait déhâler dix heures durant jusqu'à la bouche du delta. Le grand calme règne sur la mer et le voilier perd quatre semaines avant d'embouquer le détroit de Floride. Entré en Atlantique le 23 juin 1826, le *Delos* célèbre le 50^e anniversaire de la Déclaration d'Indépendance sur les Grands Bancs de Terre-Neuve, le 4 juillet, par un « *temps lourd, brumeux, triste et froid... cependant le vent vient du nord-ouest, aussi favorable que possible* ». Le *Delos* reconnaît le cap Clear le 18 juillet, soit 25 jours après le passage de la Floride ; le temps étant « heureusement clair et ensoleillé », il accoste à Liverpool le 20 juillet, 64 jours après son départ de New Orleans.

Au regard des voyages suivants, il apparaît qu'en moyenne la durée des traversées transatlantiques entre 1803 et 1840 s'est réduite de près d'un tiers, sans intervention de la machine à vapeur mais grâce à tous les autres progrès des techniques navales. L'année même où Jean-Jacques Audubon quittait pour la dernière fois l'Angleterre (septembre 1839, *George Washington*), Samuel Cunard y souscrivait le contrat qui allait transformer son armement de caboteurs d'Halifax en une grande compagnie de transatlantiques à vapeur.

Habitué de la mer et de ses oiseaux, Jean-Jacques Audubon renouait-il avec les souvenirs de jeunesse de son père et avec les siens propres à New Bedford et sur les Bancs de Terre-Neuve lorsqu'il décida, à 48 ans et entièrement à ses frais, d'aller visiter le golfe du Saint-Laurent et peindre les oiseaux du Labrador ? Le schooner *Ripley*, "captain" Tilton Hemery, quitte Easport, sur la rive frontalière du Maine et du Nouveau-Brunswick, le 4 juin 1833 en lieu et place favorable pour une campagne d'été. Utilisant le raccourci du détroit de Canso, entre Nouvelle-Écosse et Cap-Breton, il gagne les îles de La Madeleine, touche le Labrador québécois à Natashquan et remonte jusqu'au détroit de Belle-Isle. Audubon découvre alors l'intense prédation estivale des Indiens, des Canadiens et autres, pêcheurs de morue, chasseurs de phoques, ramasseurs d'œufs. Sur la "terre donnée à Caïn", aux marges sensibles de l'œkoumène, il prend pour la première fois, conscience de la puissance destructrice des prélèvements abusifs dans le monde vivant. Dès lors, aux dires de Chatelin, ses commentaires « *annoncent clairement les préoccupations de l'écologie et des ethnosciences contemporaines* » qui alimenteront le courant de pensée conservateur américain et la philosophie de la *Société Audubon*.

Souvent célébrée sur le mode épique, la séculaire ponction européenne sur les stocks de poissons, de mammifères et de bois de l'Amérique d'en face, n'aurait-elle pas étouffé les témoignages d'Audubon de ce côté-ci de l'Atlantique ? Le mécanisme du tri sélectif de l'information pour l'établissement d'une pensée dominante est assez bien connu – à Nantes et ailleurs – à propos de la traite et de l'esclavage, dont Jean et Jean-Jacques Audubon furent des contemporains compréhensifs.

B - Planteur à Saint-Domingue

En 1763, Jean Audubon, libéré par la paix franco-anglaise et parlant désormais anglais, reprend les activités de son milieu familial : pêche à Terre-Neuve, vente de la morue à Saint-Domingue et retour en France avec le fret habituel des îles. À l'occasion d'une escale à Paimbœuf, il rencontre Anne Moynet, veuve Ricordel, qu'il épouse le 24 août 1772 ; elle, ayant 9 ans de plus que lui, leur mariage est aussi une union d'intérêts. De même que le grand-père Audubon possédait déjà une maison à Saint-Domingue, Ricordel, charpentier de marine et négociant à Paimbœuf, y avait également des intérêts commerciaux. Grâce à ces relations et à dix ans d'expérience des affaires des îles, Jean Audubon achète dès 1773 une plantation dans la Plaine des Cayes, sous la puissante montagne de la Hotte, à l'ouest de la presqu'île méridionale de Saint-Domingue. Il la conservera pendant 18 ans, jusqu'à la grande révolte de 1791.

Anne Moynet reste à Paimbœuf. Jean Audubon résidant principalement à La Perche des Cayes, s'y met en ménage avec Catherine Bouffard, une octavone que tout le monde appelle Sanite et en a une première fille en 1776. Sept ans plus tard, passager sur un navire reliant Paimbœuf à Saint-Domingue, il fait la conquête de la femme de chambre d'une famille aristocratique. Née 25 ans plus tôt dans un hameau du nord-est de la Loire-Atlantique, Jeanne Rabin s'installe avec lui à la plantation et, le 26 avril 1785, donne naissance à un garçon Jean Rabin, futur Jean-Jacques Audubon. La maman meurt au bout de quelques mois et le père se remet en ménage avec la complaisante Sanite qui élève le petit orphelin et lui donne une demi-sœur (Rose-Bonnite). Bien des raisons, particulières ou générales, peuvent avoir décidé Jean Audubon à transférer son rejeton en France ; il arrive à Nantes le 26 août 1788, remis aux bons soins d'Anne Moynet qu'il appellera toujours sa chère maman.

Trop jeune peut-être pour se ressouvenir de la nature tropicale, mais entretenu de l'âge d'or et des affres de Saint-Domingue, Jean-Jacques Audubon restera toujours favorable à l'esclavage, "*la peculiar institution*". Devenu citoyen américain, il utilise des manœuvres et des domestiques esclaves, les place ou les vend et convainc un "marron" des roselières de Louisiane de revenir chez son maître où il sera

« aussi heureux que les esclaves le sont généralement dans ce pays ». Facilement rassuré sur le sort des Noirs par sa bonne conscience paternaliste, le naturaliste l'était beaucoup moins sur celui des Indiens, dont il voyait se réduire l'espace vital.

C - Propriétaire en Pennsylvanie

Planteur à Saint-Domingue, Jean Audubon délaisse progressivement la pêche à Terre-Neuve pour s'intégrer dans le fructueux commerce des Treize Colonies. La rotation peut commencer par la livraison aux Antilles des bois et produits vivriers de la Côte Est, avec retours de rhum et mélasse, puis réalisation finale des produits par transport et vente de tabac en France. Ainsi, Jean Audubon, capitaine du *Comte d'Artois*, à la société nantaise Jogues F^{tes}, à laquelle il est associé pour l'armement du navire et le financement de la cargaison, est-il en affaires avec David Ross & Co, Richmond, Virginia. La Guerre d'Indépendance étant ouverte depuis plus d'un an, le *Comte d'Artois* est capturé le 12 mai 1779 par les corsaires anglais et Jean Audubon conduit en semi-captivité à New York encore sous contrôle anglais. Il prend le parti des Insurgents qui lui confient le "cutter" *Queen Charlotte* et la mission de descendre la Chesapeake avec Washington et Rochambeau pour qu'ils confèrent avec l'amiral de Grasse de l'investissement de Yorktown (capitulation du 19 octobre 1781). Les Anglais étant redevenus maîtres de la mer après la défaite française des Saintes (11 avril 1782), Audubon fait encore deux périlleux voyages de tabac entre la Virginie et la Basse Loire.

Après la paix de 1783, Saint-Domingue connaît alors un essor tel, que les signes d'une crise de croissance se manifestent clairement : renchérissement du prix des esclaves, mutation partielle du sucre au café, difficulté de financement des affaires, tensions sociales, interrogations politiques. C'est dans ces conditions que Jean Audubon, en 1788, commence à réaliser ses avoirs à Saint-Domingue, expédie son fils à Nantes et entreprend une longue tournée aux USA. À 20 miles au nord-ouest de Philadelphie, il achète la belle propriété rurale de Mill Grove, espérant solder son acquisition par les créances à recouvrer sur Ross & Co. Mais les événements s'accélérent aussi en France.

C'est seulement 14 ans plus tard, en 1803, que Jean Audubon apprend de son chargé d'affaires à Philadelphie que Mill Grove recèle une « très riche mine de plomb ». Âgé maintenant de 57 ans, il y délègue un nantais –Francis Da Costa– qui se targue de connaissances industrielles⁽²⁾. Quelques mois plus tard, il y envoie aussi son fils de 18 ans, pour la première fois appelé John James, dans le souci de le soustraire à la conscription. Le jeune homme apprend l'anglais, découvre la variété de la forêt appalachienne, persiste à dessiner des oiseaux, s'éprend définitivement de Lucy Bakewell, la fille de la propriété voisine, et se dispute avec Da Costa, associé abusif, au point de devoir rentrer en France en avril 1805. Le 26 mars 1806, Jean Audubon, désirant reprendre la maîtrise de la mine de Mill Grove, monte une société avec le négociant nantais Claude-François Rozier et chacun de leur fils, Jean-Jacques et Ferdinand, envoyés sur place. Après avoir essayé de régler le contentieux avec Da Costa, les deux jeunes gens contractent une association de commerce et, à la fin du mois d'août 1807, par diligence et "flat boat", descendent l'Ohio jusqu'à Louisville où ils ouvrent un "comptoir", ce qui décide le consentement des Bakewell pour le mariage de Jean-Jacques et de Lucy, le 5 avril 1808. Ainsi commençait véritablement le périple de celui qui allait devenir l'archétype romantique de l'"american woodsman", de plus en plus oublieux de son berceau nantais.

II - SOCIÉTÉS D'ESTUAIRE

Quand, en 1772, Jean Audubon épouse Anne Moynet, Paimbœuf touche à son apogée maritime. De sa rade est partie, six ans plus tôt, la frégate *La Boudeuse* construite et armée en Loire pour le premier tour du monde officiel français. Cet événement a laissé dans les archives des traces assez précises pour construire un instantané de la vie maritime en Rivière de Loire en 1766, auquel la vie des Audubon et de leurs relations apporte sa touche sociale et culturelle (Prioul, 1987).

Franc-maçon et garde national aux Cayes au début de 1789, Jean Audubon l'est également à son retour à Nantes. Il appartient pleinement au milieu "patriote" au sein duquel Joseph Fouché, né en

1759 dans une famille de petits armateurs du Pellerin, commençait à se distinguer. En 1793, alors que Nantes est sous la menace des Vendéens, Audubon est chargé d'animer le zèle révolutionnaire de Savenay où des "patriotes" ont été mis à mort, puis il organise la garde nationale du Pellerin, qu'il fait marcher sur Pornic, isolé au milieu des campagnes hostiles.

Carrier arrivant à Nantes le 19 octobre 1793, est-ce la violence de la répression qui pousse Audubon à s'engager dans la Marine Nationale ? Affecté au port de Rochefort, il commande d'abord un garde-côte qui, le 12 juillet 1794, met en fuite un corsaire anglais. Plus tard, capitaine d'un bâtiment d'instruction, il embarque son jeune fils, déjà enrôlé à l'École des Mousles depuis le 18 août 1796 ; mais Jean-Jacques ne s'intéresse pas aux études et souffre du mal de mer ; en septembre 1799, il est refusé à l'examen d'entrée à l'École d'Hydrographie. Le jeune homme revient à Nantes mener une vie plus désœuvrée que celle de Théophile Laënnec, alors en formation dans les milieux médicaux et naturalistes⁽³⁾. Son père, admis à la retraite le 1^{er} janvier 1801, vit le plus souvent dans la résidence de campagne qu'il a acquise, au-dessus du Port-Launay de Couëron, là où traverse le bac pour le Pellerin. *« La belle propriété de mon père était située en vue de Loire... Je la trouvais délicieuse à mon goût... Les jardins, les serres, tout ce qui en faisait partie me paraissait d'une classe supérieure ».*

Non loin de La Gerbetière habitait le médecin de la famille, Charles-Marie Dessalines d'Orbigny, lui aussi d'une famille créole de Saint-Domingue, né en mer au cours d'une traversée en 1770 et qui décèdera à La Rochelle en 1836. Jean-Jacques, vivant autant à Couëron qu'à Nantes entre son retour de Rochefort (septembre 1799) et son premier départ pour la Pennsylvanie (août 1803), l'a beaucoup fréquenté et en garde le meilleur souvenir. *« Le médecin de mon père était surtout un homme jeune et selon mon cœur... Bon pêcheur, bon chasseur, qui s'intéressait à tous les objets de la nature. Ensemble nous courions les bois, les champs, les rives de la Loire, nous procurant tous les oiseaux possibles, et je dessinais chacun d'entre eux, très mal assurément... ».* Les palus de Couëron portent aujourd'hui le nom d'Audubon.

Jean-Jacques, revenu de Pennsylvanie, et Rose-Bonnite Audubon sont choisis comme parrain et marraine du quatrième enfant du docteur et de sa femme, Marie-Anne Pinat, qu'il avait connue étant affecté à l'hôpital de Paimbœuf. Leur premier fils, Alcide, né en 1802, allait devenir après Alexandre de Humboldt l'un des grands voyageurs naturalistes de l'Amérique du Sud (1826-1834) et l'un des fondateurs de la paléontologie. Cependant, le docteur d'Orbigny étant en mauvaise situation financière, emprunta de l'argent au ménage Audubon ; il partit s'établir à Noirmoutier et de là, à Esnandes, d'où il date, le 20 mars 1821, une émouvante lettre d'offre de service au directoire du Muséum d'Histoire naturelle de Paris dont George Cuvier est la principale figure (Béraud et Duguy, 1999 ; Béraud, 2000).

Jean Audubon, aventureux mais bourgeois, régularise progressivement sa situation familiale. Dès le 7 mars 1794, lui-même et Anne Moynet avaient officiellement adopté les deux enfants nés à Saint-Domingue. Le Concordat étant signé, il efface leurs prénoms révolutionnaires par un baptême célébré le 23 octobre 1800, à Saint-Similien de Nantes, par le curé assermenté, précédemment recteur de Couëron. En 1805, le temps est venu de les établir. Jean-Jacques ira à Mill Grove et Rose-Bonnite sera mariée, en décembre 1805, à Gabriel Loyer du Puigaudeau, de seize ans son aîné, dont Jean Audubon avait bien connu les deux frères dans la Marine à Rochefort. Le ménage s'installa dans la belle maison des Tourterelles, à deux pas de La Gerbetière, vivant d'une petite fortune qui ne tarda pas à s'épuiser. Aussi, après le décès des parents Audubon, les Puigaudeau cherchèrent-ils opiniâtement à retrouver leurs créances auprès de Ross, de Da Costa, du Dr d'Orbigny. Jean-Jacques, lui-même presque toujours aux prises avec de graves difficultés financières, se lassa de leurs missives procédurières. Alors qu'il se trouve à Paris à l'automne 1828, et bien que Charles d'Orbigny, deuxième fils du docteur, ravive en lui les souvenirs de Couëron, il ne cherche pas à renouer les liens familiaux. Très occupé à la promotion de son œuvre, il voit beaucoup de personnalités susceptibles de l'aider, dont Louis-Philippe et le baron Cuvier, mais ne frappe pas à la porte de Chateaubriand. À 43 ans, il est devenu pleinement américain et c'est en anglais qu'il rédige son journal. Cette rupture

d'avec son milieu d'origine explique peut-être son peu de renom en France jusque dans les années 1960 et, en dépit de la parution précoce d'une sélection de ses textes, par Eugène Bazin, dès 1857.

Un des fils de Jean-Jacques, Victor, se rendra bien à Couëron en 1834 mais sans que l'héritage puisse être soldé ni les relations renouées. Trente ans plus tard naissait un rejeton de cette famille Loyen du Puigaudeau, Ferdinand (1864-1930), peintre autodidacte, voyageur et original « *qui ne sera préoccupé que par son art tout au long d'une existence déterminée par une vocation très précoce* » (Laurentin, 1999). Comme le demande Y. Chatelin « *Jusqu'où faut-il remonter dans l'histoire d'une famille pour expliquer... la formation d'un personnage* » ? Inversement, faut-il descendre encore jusqu'à Odette du Puigaudeau, elle aussi artiste vagabonde des mers ?

Avec les Audubon, les d'Orbigny, auxquels s'ajouteraient les Boulay-Paty, les Halgan et quelques autres, la société bourgeoise maritime des petits ports de l'estuaire de la Loire montre son ouverture sur le monde atlantique et les préoccupations intellectuelles qu'elle peut susciter. Ce serait un autre sujet, de géohistoire plus locale, que d'apprécier ses rapports avec l'arrière-pays nantais. Par exemple, des cantons du Nord où se forment les rivières qui vont à la Loire fluvio-marine (Havre d'Oudon, Erdre de Nantes, Brivet de Saint-Nazaire), glissent vers l'estuaire, en médiocre quantité, des bois, des fers, des pierres, des produits agricoles et surtout des gens. Ils quittent ces campagnes aux ressources étroites considérées, d'Arthur Young à Julien Gracq, parmi les plus archaïques et laides. Jean Rabin, alias Jean-Jacques Audubon, est aussi par sa mère Jeanne, native du hameau des Mazures, en commune des Touches, à 6 km à l'est de Nort-sur-Erdre, fils de ce pays d'Arcoat. Un peu comme Victor Trébuchet-Hugo dont le grand-père quitta Moisdon, à 25 km plus au nord, pour faire carrière sur les mers jusqu'à sa mort à l'île de France. (Sans doute l'histoire est-elle encore trop patrilinéaire pour être matrilocale). Et combien d'émigrants à peine connus ou totalement méconnus, partirent vers les centres actifs de l'estuaire et, de là, par leurs horizons océaniques ? Le mouvement inverse, qui porte vers l'arrière-pays archaïque les idées et l'argent des bourgeoisies enrichies par le commerce lointain est plus attesté : c'est celui des "folies", du rachat des forêts féodales, de l'investissement agraire à l'aide d'engrais venus du bout du monde, à la voile.

Jean-Jacques Audubon aurait pu n'être qu'un entrepreneur quand, abandonnant son association commerciale avec F. Rozier, il fonde avec son beau-frère, en 1813, une scierie à vapeur, à 200 km en aval de Louisville, sur l'Ohio. Elle lui causera les pires tracasseries, jusqu'à sa faillite en 1819 ; il devra déménager à Cincinnati et survivre par un emploi de taxidermiste qui réorientera sa carrière. Suivant pas à pas les Audubon, leurs parentèles et leurs rencontres, Yvon Chatelin nous introduit dans l'intimité du mythe de la *frontier*, dans celle de la Louisiane encore un peu française (1820-1826) et du lointain Missouri, dernier raid d'Audubon, en 1843. De toutes les ébauches de tableaux possibles, quelques raisons font ici choisir la Floride.

III - TIERRA FLORIDA

Ainsi Ponce de Léon, la découvrant le dimanche des Rameaux de 1513 nomma-t-il cette plate-forme calcaire, subtropicale et karstifiée dont la flore et la faune fascinent les nouveaux Américains, de siècle en siècle.

A - René de Goulaine de Laudonnière (1564-1565)

Alors que l'arc extérieur des Antilles est généralement soumis à des vents d'est, le détroit d'entre Cuba et Floride, accélérant le Gulf Stream, est la porte de sortie presque obligée des navires remontant vers le nord pour toucher les vents d'ouest qui les ramènent en Europe. Responsable de la sécurité des galions espagnols, l'amiral Menendez de Aviles, conscient de la situation stratégique de la côte Est de Floride, avait pensé y établir un point de contrôle avant même que l'amiral de Coligny, héritier des connaissances d'Ango et de Verrazzano (1524), n'eût décidé d'y implanter une colonie de huguenots français (1562).

Malgré la résistance de René de Laudonnière (du diocèse de Nantes), Fort-Caroline, barricadé dans une langue de confluence de la berge sud de l'estuaire du fleuve Saint-John, succomba en septembre 1565 à la réaction espagnole. L'attaque menée par Menendez partit de la baie de Saint-Augustin, à 50 miles plus au sud, qu'il avait choisi comme site de forteresse malgré les difficultés d'accès du mouillage. Une petite ville y prit naissance que Chatelin, ayant à la citer souvent, décrit dans ce qui reste de cette histoire au sein du paysage de station touristique. De Fort-Caroline rien ne subsiste ; la métropole du Nord-Est floridien, Jacksonville, s'est ancrée plus en amont, port d'estuaire actif et agglomération de 600 000 habitants, jumelée avec Nantes.

À portée des Bahamas, qui furent archipel de brigands, les îles qui doublent la côte de Savannah à Jacksonville restèrent insécures jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. « *Il est peut-être intéressant de savoir pourquoi ces belles îles sont si peu habitées* ». Elles sont la propriété de quelques riches planteurs du continent qui n'y établissent que de pauvres familles surveillant leur troupeau domestique et leur réserve de chasse. C'est aussi parce qu'elles sont « *exposées aux invasions et aux ravages des pirates et en cas de guerre... aux incursions des vaisseaux ennemis* ». La question et les réponses sont de W. Bartram.

B - William Bartram (1766/1774-1775)

À ce naturaliste américain, Y. Chatelin a consacré, voici dix ans, un autre bel ouvrage de traduction et de commentaires de ses voyages (Chatelin, 1991). William Bartram (1739-1823), quaker de Philadelphie, fut initié à la botanique par son propre père qui gagnait sa vie comme collecteur de plantes nouvelles pour les jardins d'Angleterre. En 1765, il l'accompagna jusqu'à Sainte-Augustine d'où, franchissant d'abord les paléo-cordons qui séparent le littoral de la large vallée parallèle du Saint-John, ils remontèrent le cours moyen du fleuve. Séduit, William voulut ouvrir une plantation indigotière à main-d'œuvre servile, mais il échoua complètement dès septembre 1766 et reconnut que son destin était de parcourir la région pour décrire les merveilles de la Création. Partant de Savannah en mars 1774, il descend l'avant-côte insulaire de Géorgie, puis remonte l'estuaire du Saint-John jusqu'à Cowford.

À l'emplacement de l'actuelle Jacksonville, Cowford, à une trentaine de l'embouchure et des caps, alors que le fleuve n'a plus qu'un mile de large, n'était qu'un modeste comptoir, mais un bac public y fonctionnait, ouvrant la route de Sainte-Augustine et de l'immense Floride de l'est. Traduisant le journal de Bartram, Y. Chatelin relate en deux chapitres l'aller et le retour de son expédition solitaire sur le Saint-John produisant ainsi les matériaux d'une description géohistorique, plus utilisable que celle de Laudonnière et de son talentueux dessinateur Jacques Le Moyne de Morgues⁽⁴⁾.

Sous le titre "Blancs, Rouges et Noirs", Chatelin offre, de plus, un chapitre de commentaires sur les débuts du peuplement floridien. Le quaker sincère qu'était Bartram se montre plein de sympathie admirative pour les Séminoles (attitude exceptionnelle parmi ses contemporains) mais il est très discret sur les esclaves noirs récemment introduits et déjà presque aussi nombreux. Plus tard, il osera formuler sa désapprobation, bien au-delà du paternalisme d'Audubon.

C - Jean-Jacques Audubon (1831-1832)

Ayant accrédité son œuvre documentaire et artistique en Europe, Audubon, revenant sur la côte Est en septembre 1831, ressent un certain niveau de notoriété qu'il lui convient d'alimenter par de nouvelles expéditions. Ce sera en Floride, dont il rêve depuis très longtemps et pour laquelle il détient, depuis 1824, des lettres de recommandation du personnage en l'occurrence le plus influent, Andrew Jackson, (né en 1767 en Caroline du Sud) "pacificateur" des Séminoles en 1819, et président des États-Unis (1828-1836). Le 15 novembre 1831, Audubon et les deux collaborateurs qu'il est désormais en mesure d'entretenir, montent sur le schooner assurant le cabotage de Charleston à Sainte-Augustine. Depuis ce qu'il considère comme « *le pire trou de la création* », il mène, avec l'aide des grands planteurs, plusieurs excursions jusqu'en février 1832. Mais il est déçu car au lieu de l'éden imaginé à travers les « *descriptions fleuries de Mr Bartram* », il voit un pays plat à l'extrême « *où tout ce qui n'est pas*

boue, boue, boue, est sable, sable, sable ». Ce qu'il en perçoit, 56 ans après son devancier, est peut-être le début de l'usure anthropique des terres floridiennes. La chasse au chêne vert de Virginie, bel arbre idéal pour la charpenterie navale, n'en est qu'une facette ; elle fut inaugurée, dès 1794, pour la construction des toutes premières frégates de l'*US Navy* et Audubon ne pouvait la méconnaître puisque embarqué sur le *Spark*, aviso chargé d'inspecter les potentialités forestières de la Saint-John, sous le commandement du lieutenant Piercy avec lequel il ne s'entendit pas. Admis ensuite sur *US Marion*, en mission de surveillance des Florida Keys jusqu'aux Dry Tortugas, il vit pour la première fois un vol de flamands roses et dit avoir « *eu la pensée que le sommet de toutes mes attentes était atteint* ».

De Laudonnière à Audubon, par Bartram et quelques autres, pourrait s'ébaucher une géohistoire des premières phases de l'anthropisation des Florides. Sans doute a-t-elle été faite dans ces contrées où elle s'est tant accélérée, jusqu'au cosmodrome de Cap Canaveral et au mytheadrome de Disneyworld.

Les travaux d'Yvon Chatelin ouvrent bien d'autres perspectives dont celles d'études sur la formalisation scientifique des apports de connaissance par les voyageurs. Descendant dans le détail des lieux, des dates et des rencontres, il montre que les cristallisations positives ne sont pas plus nombreuses que les occasions manquées et que, plus encore, elles laissent place aux empreintes et aux emprunts inconscients. Le mouvement des idées ne se plie pas au strict respect de la propriété intellectuelle et ne se résout pas à la recension des références au sein de disciplines éclatées. Audubon n'a pas rencontré les naturalistes nantais, il n'a pas tiré profit des fils d'Orbigny, il n'a pas su prolonger Bartram... Il n'était pas scientifique mais, « *peintre, naturaliste, aventurier* », se comparant souvent au Gil Blas du Morbihannais Lesage. Il n'a pas non plus cherché à rencontrer Chateaubriand, lequel s'est incontestablement nourri des thèmes chers à W. Bartram.

C'est en effet, dit Chatelin, « *"Travels", qui a fourni à "Atala" sa trame géographique, son cadre naturel et humain, son paysage coloré et poétique* ». Chateaubriand ne le mentionne qu'une fois mais juste avant un passage qui en dit long sur ses lectures : « *Les planteurs de la Géorgie maritime venaient jusque chez les diverses tribus des Creeks acheter des chevaux et des bestiaux demi-sauvages, multipliés à l'infini dans les savanes que percent ces puits au bord desquels j'ai fait reposer Atala et Chactas. Ils étendaient même leurs courses jusqu'à l'Ohio* ».

La géohistoire locale a un objet propre, bien défini et fort utile : décrire ce qu'étaient les lieux avant leur surcroît d'anthropisation. L'étude chronotopique des faits de rencontres (celle de Chatelin et d'Audubon, symbolique de tant de "retours aux sources", pourrait l'être aussi) ouvre sur une autre ambition. Il s'agirait de régénérer par une sorte de "génie culturel" la fertilité latente des croisements aléatoires. Comme dans l'Évolution, tous ne sont pas féconds, l'immense majorité d'entre eux n'est même pas connue. Pourtant ils ont eu *lieu*, constituant une substance intemporelle, trans-spatiale, évidemment pluridisciplinaire où flotte le Progrès, au gré des courants. C'est la fonction d'un quelconque périple – et l'heuristique du Net les multipliera – que de prendre l'histoire comme science auxiliaire de la géographie.

Notes

1 - Il ne s'agit sans doute pas du même brick *Polly*, dont la capture au Cap Saint-Vincent, le 25 août 1793, décida le Sénat à autoriser la construction des premiers navires de la *US Navy*.

2 - Ce Francis Da Costa est-il lié à la Société nantaise Penet et Da Costa qui, en 1777, faisait passer des armes aux Insurgents avant la déclaration de guerre à l'Angleterre ?

3 - Grâce aux relations de son oncle médecin, Théophile pouvait fréquenter le jardin des Apothicaires, où Le Meignien venait de succéder à Bonnamy, et le cabinet d'histoire naturelle de Dubuisson, illustrant l'un et l'autre la tradition naturaliste nantaise.

4 - Après son exploration du Saint-John, Bartram regagna le piedmont géorgien des Appalaches avant de suivre la côte nord-ouest, de Pensacola à New-Orleans, ayant fait ainsi le tour des "Florides" de Chateaubriand.

Bibliographie

BÉRAUD G., DUGUY R., 1999. Charles-Marie d'Orbigny, correspondant du Muséum d'Histoire naturelle au Jardin du Roi. *Ann. Soc. Sc. Nat. Charente Maritime*, 8, pp. 993-1008.

BÉRAUD G., 2000. Le départ d'Alcide d'Orbigny pour l'Amérique méridionale et sa préparation. *Ann. Soc. Sc. Nat. Charente Maritime*, 9, pp. 1117-1128.

CHATELIN Y., 1991. *Le voyage de William Bartram, 1773-1776. Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*. Paris, Khartala, ORSTOM, 291 p., 16 pl. h.t.

CHATELIN Y., 2001. *Audubon, peintre, naturaliste, aventurier*. Paris, éd. France-Empire, 464 p., 22 pl. h.t., index.

LAURENTIN A., 1990. Ferdinand du Puigauveau, 1864-1930. Douarnenez, *Armen*, n° 26, pp. 64-67.

PRIOUL C., 1987. La Boudeuse en Rivière de Loire, 1766. In *Centre de Recherches sur l'histoire du monde atlantique*. Nantes, tome XIII, pp.7-34.